

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. PARDESSUS POUR AMAZONE.

2. PARDESSUS POUR AMAZONE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

rendre une décision, à  
dames font de fort jo-  
de bal, qui sont très-  
de plus, elles transfor-  
s derniers se porteront  
bâles démodés ou usés,  
armantes portières, des  
es divans turcs.  
jours, de midi à cinq  
pent aussi de commis-  
la province, achat de  
ublement; elles appor-  
acquisitions, et se char-  
imices.

maison Lassalle une oc-  
ces de l'élégance la plus  
niré dans de récents en-  
al d'un goût exquis ex-  
de de la province et de

ier à nos aimables lec-  
cette honorable maison  
a demandes et fournit  
es, sont d'un prix bien  
maisons de couturiers.  
ar, se trouve également  
des layettes et des cir-

a maison Lassalle a une  
des des très-élégants  
e l'on désire dépenser.  
maison de commission  
t, Paris.

écia' est, par son usage  
outes les genres, en  
pénètre d'un agréable

d' r' osars de la Crème  
e m-dre à produit de  
ré-grand, sans d'uite,  
usid il sera complète-

our la guérison des en-  
bons parfumeurs et au  
; à Lyon, chez l'inven-  
de Lyon.

out particulièrement la  
ck (en face Saint-R-  
ch),  
élegance de ses modè-  
n personnes en deuil de  
; on trouvera exposés  
modèles de la saison,  
geries noires.  
de quelques prix :  
noir, depuis. 65 fr.  
gné. . . . 150  
salon. 250 à 300  
en douze heures.

rd, 13, boulevard Saint-  
les soirées de la sal-  
netterie et de bon goût!  
ir parmi ces véritables  
ient à la disposition des  
cherchent à utiliser leur  
es, ainsi que des écrans

— Les dames qu'incom-  
s lèvres ou sur les joues  
out autre produit, la Pâte  
Jean-Jacques-Rousseau.  
ux poudres, elle est sans  
e réussite certaine.

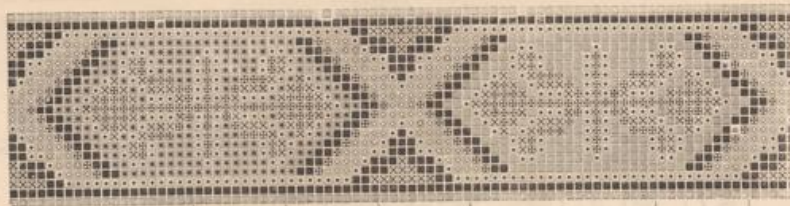


IERA RÉUS :  
ouverture des bals, des sol-  
es, ou... vers la Trinité.

gérant, 13, quai Valaire.

SOMMAIRE

GRAVURES. — Deux pardessus pour amazones. — Bande de tapisserie. — Quart d'un dessin de prie-dieu en tapisserie. — Bottine d'enfant au point russe (2 dessins). — Deux boutonsnières au plumetis. — Bande de point russe. — Bande festonnée. — Six sortes de bal, de tricot et de soie. — Six toilettes de lin et de soie. — Rébus. SUPPLÉMENT. — Planche de motifs coloriés.



3. BANDE DE TAPISSERIE.

■ Bleu. \* Blanc clair. ■ Blanc foncé. ■ Noir. ■ Rouge. ■ Vert. ■ Noir.

EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Deux pardessus pour amazones. — Le n° 1 est en drap gris et accompagne un costume d'amazone de ville. — Le n° 2 est en drap rouge et convient mieux à l'amazone de chasse.

3. Bande de tapisserie. — Modèle de chez M<sup>me</sup> Thorl: A la Ra



4. QUART D'UN DESSIN DE PRIE-DIEU EN TAPISSERIE. ■ Noir. ■ Lilas clair. □ Lilas foncé. ■ Vert clair. \* Vert foncé. \* Jaune. \* Rouge clair. ■ Rouge foncé. □ Soie blanche. □ Gris clair. □ Gris. ■ Gris foncé. ■ Gris très-foncé. ■ Bleu clair. ■ Bleu.



BOUTTONNIÈRE AU PLUMETIS.

de doubler de ce de commencer l empêcher que plus. Le dessin s sus de la bottine représentent le tal

7-8. Deux mot ou gamboules. — nière. On répète l objet qu'on dés

9. Petit dessi

10. Petite bas



10. BANDE FISTONNÉE.

veront cette j haut, va brider maintenu par se perdre en de lopper. Corsets doublés de faille coudés et ornés Neuve - Saint-Augus la.

20-21. Toilette de petite so rée pour jeune femme, vue de face et de dos. — Le jupon, en faille gris-vert, est orné d'un volant monté à plis creux, terminé par un plissé de faille. La tunique que princessée placée derrière est soit en cachemire de l'Inde, soit en crêpe de Chine. Cette toilette est ornée d'un effilé longues pointes et croisées, qui bas sur la jupe sage, très-bas, chemisette de donne la haute de Chine, robe et ornée d'un tter.

22. Toilette

EXPLICATION  
DES GRAVURES

2. Deux pardessus  
amazonnes. — Le  
1 est en drap gris et  
compagne un costu-  
d'amazonne de ville.  
Le n° 2 est en drap  
ge et convient mieux  
amazonne de chasse.

3. Bande de tapisse-  
rie. — Modèle de chez  
Thorel : A la Re



3. BOUTONNIÈRE  
AU PLUMETIS.

4. Dessus de prie-Dieu en ta-  
pissérie. — Modèle de chez M<sup>me</sup>  
Lecker, 3, rue de Rohan. —  
Notre dessin reproduit dans  
sa largeur le quart exact du  
dessus de prie-Dieu, et, dans  
sa hauteur, un peu plus du  
quart. Pour les cou-  
leurs à employer,  
voir le dessin.

5. Bottine d'en-  
fant brodée au point  
russe. — Pour ce  
travail, on emploie  
du cachemire ou de  
la soie de couleur  
claire, qu'il se-  
ra nécessaire

de doubler de calicot solide avant  
de commencer la broderie, pour  
empêcher que l'étoffe fasse des  
plis. Le dessin 3 représente le des-  
sus de la bottine, et le dessin 6  
représente le talon et les côtés.

7-8. Deux motifs au plumetis, pour devant de chemises d'homme  
ou camisoles. — La petite barrette, au milieu, représente la bout-  
onnière. On répète le motif trois ou quatre fois, selon la hauteur de  
l'objet qu'on désire orner.

9. Petit dessin courant brodé au point russe.

10. Petite bande festonnée, pour objets de lingerie.



10. BANDE  
FESTONÉE.

11. Petite bande en application de drap  
sur drap, pour rideaux, tapis de table,  
chaises, etc.

12-13. Sortie de bal ou de théâtre (vue de  
face et de dos) faite en forme de burnous, avec  
un ancien châle de l'Inde réappliqué.

14. Cachemire de l'Inde carré, brodé cou-  
leur et or, disposé, avec pli Watteau, pour  
faire une sortie de théâtre.

15. Sortie de bal, forme burnous, faite d'un  
cachemire de l'Inde, carré fond rouge, brodé or.

16. Cachemire de l'Inde, fond bleu, relevé  
sur l'épaule et fixé par des fourragères assorties  
en passementerie.

17. Manteau dolman, formant vêtement de  
voiture ou du soir, fait avec un ancien cachemire  
réappliqué sur fond noir.

18-19. Toilette de diner et de petite soi-  
rée, pour jeune fille, vue de face et de dos. —  
La jupe est tout unie en cachemire crème et  
terminée dans le bas par un plissé de faille.

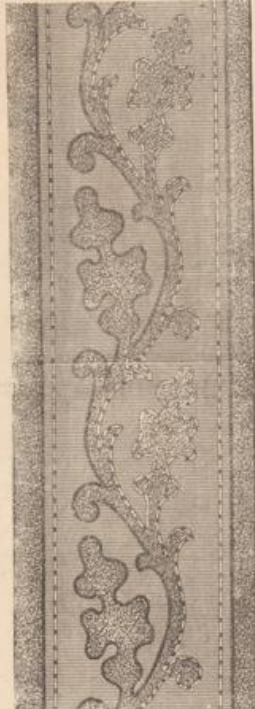
Deux bandes de velours vert descendant tra-  
versent cette jupe en la drapant. L'une de ces bandes, celle du  
haut, va brider la jupe derrière, en lui faisant former un petit poulf,  
maintenu par un nœud de velours vert; l'autre va, au contraire,  
se perdre en dessous des plis de la jupe, laissant la traîne se déve-  
lopper. Corsélet en velours vert, ouvert en carré, avec col droit  
doublé de faille blanche. Manches de cachemire crème s'arrêtant au  
coude et ornées de velours vert. — Modèle de M<sup>me</sup> Esther, 11, rue  
Neuve - Saint -  
Augustin.

20-21. Toilet-  
te de petite soi-  
rée pour jeune  
femme, vue de  
face et de dos. —  
Le jupon, en faille  
gris- perle, est  
orné d'un volant  
monté à plis  
croux, terminé  
par un plissé de  
faille. La tuni-  
que princesse,  
lacée derrière,  
est soit en ca-  
chemire de l'In-  
de, soit en crêpe  
de Chine. Cette  
tunique est or-  
née d'un effilé; elle forme deux  
longues pointes derrière, drapées  
et croisées, qui retombent très-  
bas sur la jupe. Autour du cor-  
sage, très-bas, terminé par une  
chemisette de dentelle qui lui  
donne la hauteur voulue, draperie de crêpe  
de Chine, retenue par des agrafes de soie  
et ornée d'un effilé. — Modèle de M<sup>me</sup> Es-  
ther.

22. Toilette de soirée, pour jeune fille,



5. DESSUS DE BOTTINE D'ENFANT.



11. BANDE EN APPLICATION.



6. TALON DE BOTTINE D'ENFANT.

en faille rose et gaze rayée  
rose sur rose. — La jupe de  
faille et la tunique de gaze  
sont ornées du même petit  
plissé de faille. Corsage de  
faille uni, lacé derrière  
et orné seulement d'une  
petite draperie autour  
des épaules. — Modèle  
de M<sup>me</sup> Esther.



9. DESSIN  
AU POINT RUSSE.

23. Robe de  
velours. — Le  
devant est orné  
d'une draperie  
en satin à la-  
quelle est atta-  
chée une dentel-  
le noire (Chantilly)  
haute de 25  
à 30 centimè-  
tres. Draperie  
et dentelles traversant le devant  
en diagonale et venant finir en  
pointe sur la traîne, retenues et  
fixées en deux endroits par des  
traînes de fleurs.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Costume en sicilienne marron. — Le jupon est en faille, orné  
d'un volant de faille liseré de rouge et d'une garniture de sicilienne  
décochée à dents carrées du bas et  
liserées de rouge. La tunique, en si-  
cilienne, qui forme une pointe sur  
le devant et deux pans évasés de  
chaque côté, est ornée d'un galon  
de soie marron, brodé rouge. Cette  
tunique forme deux grandes pointes  
derrière, drapant en croisant l'une  
sur l'autre. Le corsage est en faille,  
moins une sorte de petit corsélet de  
sicilienne qui forme petit gilet croisé  
par devant.

Costume de cachemire de l'Inde  
gris et faille grise d'un ton un peu  
plus clair. Le jupon, en faille, est  
orné dans le bas d'un volant de ca-  
chemire plissé à gros plis plats fixés  
dans le haut par un biais de faille  
surmonté d'une ruche à la vieille en  
cachemire doublé de faille. Tunique  
princesse liserée de faille et bouton-  
nant de deux côtés sur un plastron  
de faille par de gros boutons de pas-  
sementerie; manches simples avec  
revers liserés de faille. — Modèles  
de la maison Cavalry, 8, boulevard  
des Capucines.



8. BOUTONNIÈRE  
AU PLUMETIS.

PATRONS DÉCOUPÉS

DE GRANDEUR NATURELLE

Nos ateliers de patrons découpés  
sont ouverts tous les jours non fi-  
riés de midi à cinq heures, 15, quai Voltaire, au premier étage.

Toute lectrice de la Revue de la Mode qui s'y présente de midi à  
cinq heures peut faire couper sur mesure et emporter immédiatement  
les patrons qu'elle désire.

Les patrons  
qui nous sont  
demandés par  
correspondance  
sont coupés et  
expédiés dans le  
plus bref délai et  
trois jours au plus  
tard après la ré-  
ception de la let-  
tre de demande.  
L'absence des  
demandes qui, à  
certaines épo-  
ques de l'année,  
nous arrivent par  
milliers à la fois,  
rend quelquefois  
ce délai néces-  
saire. — Nos lectrices des dé-  
partements savent en outre que  
leur lettre met un ou plusieurs  
jours à nous arriver par la pos-  
te, selon la distance, et qu'il en  
est de même des patrons que  
nous leur adressons.

Le prix de chaque patron coupé, pris au bu-  
reau ou envoyé franco, est de 1 fr. 50 pour  
toute la France et l'Algérie.  
Le même patron, en mousseline, coûte 3 fr.  
pour toute la France et l'Algérie.

## SAISON D'HIVER 1877



14. CACHEMIRE DE L'INDE CARRÉ. 16. CACHEMIRE DE L'INDE FOND BLEU. 13. SORTIE DE BAL (DEVANT).  
 12. SORTIE DE BAL, VUE DE DOS. 15. SORTIE DE BAL, FORME BURNOUS. 17. MANTEAU DOLMAN.

SORTIES DE BAL, DE THÉÂTRE ET DE SOIRÉE, DESSINÉES SPÉCIALEMENT POUR LA « REVUE DE LA MODE. »



6<sup>e</sup> Année N<sup>o</sup> 265

*Publié par la Revue*

Dimanche 28 Janvier 1877

## REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13 Quai Voltaire à Paris

*Éditée par M. Cavalry, 8 Boulevard des Capucines. Grande brevetée de la Préfecture  
 Paris, le 4 Septembre. Corsets et Jupons de M. de Plumeu, 53, rue Vivienne. Spécimens  
 de M. Mallard & Martin, 68, Boulevard des Capucines.*

BAL (DEVANT).



SAISON D'HIVER 1877



18. TOILETTE DE DINER POUR JEUNE FILLE (DEVANT).

19. TOILETTE DE DINER POUR JEUNE FILLE (DOS).

20. TOILETTE DE DINER (DOS).

22. TOILETTE DE SOIRÉE.

21. TOILETTE DE DINER (DEVANT).

23. ROBE DE VELOURS.

TOILETTES DE DINER ET DE SOIRÉE, DESSINÉS EXPRESSÉMENT POUR LA « REVUE DE LA MODE » PAR M. GUSTAVE JANET.

de  
de  
a  
co  
-  
p-  
s,  
Il  
Il  
la  
te  
-  
-  
s  
k  
i  
e

## COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Les toilettes varient à peine, et les modifications apportées à la mode ne portent guère que sur les accessoires, car la silhouette reste la même. Ce sont toujours les longues tailles, guindées, serrées à outrance pour paraître plus longues et plus minces, grâce au corset-cuirasse, cet engin de torture renouvelé des corps de baleine de nos grands-mères; ce sont toujours les mêmes jupes bridée à par devant, au point de gêner le mouvement des jambes; toute l'ampleur de la jupe est dans la traîne, qui devient, pour les robes du soir, de plus en plus longue. Une femme de taille ordinaire, c'est-à-dire mesurant 1 mètre ou 1 mètre 5 de la taille aux pieds, porte aisément des jupes de 2 mètres à 2 mètres 20 par derrière; toute l'ampleur est raménée au moyen de rubans posés en dessous qui tirent le devant, et la jupe ne prend un peu de développement que dans le bas. Le seul moyen pour soutenir ces traînes étroites c'est de coudre à l'intérieur, sur des cordons, des volants étagés en grosse mousseline et garnis de dentelles. On fixe ces volants à demeure par quelques points solides, qui se cachent dans les plis de la traîne. Avec ce mode de juponage, — un mot adopté, — le jupon à traîne n'est pas nécessaire. Un jupon court à volant, garni du bas, suffit, et on est infiniment mieux habillée. Quelque bien faits, quelque longs que soient les Jupons, ils ont l'inconvénient de se séparer de la robe et, par conséquent, de ne pas soutenir la traîne, ce qui produit un effet très-désagréable. Avec nos modes actuelles, il est, en effet, de la dernière importance, au point de vue de l'élegance, de prendre le plus grand soin d'être bien habillée en dessous. Tout ce qui grossit autour des hanches doit être prescrit; les couturières sont impayables sur ce point, et elles ont raison, car il leur est absolument impossible de réussir à donner une tournure élégante suivant le goût actuel, si on n'est pas juponnée comme il faut. C'est pour cela qu'on a inventé les corsets avec ceinture à boutons, sur lesquels on attache les Jupons au moyen de boutonnières faites sur une ceinture très-large ne remontant pas sur les hanches. Mes lectrices ont pu voir, dernièrement, des modèles en ce genre dans le journal. Les Jupons ont également une forme spéciale. Ils sont taillés très en pointe par devant; le volant orné de dentelle, qui est l'ornement adonné, est tout plat devant, très-foncé derrière, et souvent posé sur un ou deux autres volants de même hauteur, cousus en dessous, très-foncés également et fluisant aux coutures de côté. L'effet de ces volants est de faire rejeter la robe en arrière. Des rubans passés dans les coulisses et qui se nouent à volonté, ou bien des plis fixes, ramènent les Jupons en arrière.

Voilà ce que demande la mode; seulement, on peut et on doit faire preuve de goût et de bon sens en modifier raisonnablement toutes les excentricités en cours. Pour ma part, et bien que je n'aie pas la prétention de me croire une profonde observatrice, je ne puis m'empêcher de juger comme privées d'un jugement sain les femmes qui cherchent l'effet et le succès par l'étrangeté et l'exagération.

On pense, en effet, de cette jeune fille très-jolie, très-bien élevée — dit-on — qui porte un fourreau de faille blanche si étroit, si étroit... qu'elle en est gênée elle-même, et un corsage à la fois si ajusté et si décollé et où il y a si peu de manches que chacun sourit en la voyant passer. Embarrassée elle-même, elle s'empresse de dire à tout le monde: « Les couturières sont insupportables, pour vous habiller à la mode, elles vous déshabillent! » Le propos est exact, je l'ai entendu de mes oreilles. Que penser encore de cette grosse personne de trente à trente-cinq ans, vêtue d'une robe de satin tilleul et dont le développement exagéré est désigné à l'attention par une des écharpes très à la mode qui serrent la jupe au-dessous du corsage, pour draper ensuite derrière? « M<sup>me</sup> une telle avait cette toilette, avait dit à sa couturière la personne en question; faites-moi quelque chose d'absolument identique. » Or, M<sup>me</sup> une telle est une grande personne mince comme un peuplier et qui s'étudie justement à choisir tout ce qui peut lui donner un peu de rondeur. Même observation pour les coiffures; la coiffure grecque est de mode, c'est-à-dire qu'on abaisse carrément les cheveux sur le front de manière à ce qu'ils paraissent très-bas. Cela est bien pour les figures d'un ovale pur, mais coiffes ainsi une figure un peu ronde, elle sera plus large que longue. N'importe, tout le monde se coiffe comme cela, et il en est de tout à peu près ainsi. Éviter les excès, ses exagérations, faire subir à la mode du jour les modifications indiquées par le bon sens et le bon goût, en raison de sa structure, de sa tournure, de son âge, de l'ensemble de sa personne, en un mot, c'est à quoi doivent s'appliquer

toutes les femmes véritablement comme il faut, je dirai plus, toutes les femmes soucieuses de mettre en lumière tous leurs avantages.

Voilà bien de la morale à propos de chiffons! Quelques détails pratiques maintenant. Les jeunes filles sont très-précupées, en ce moment, de leurs toilettes pour les soirées dansantes qui vont se succéder pendant le carnaval. Elles ne sauront gré de leur rappeler que M<sup>me</sup> Day-Fallette qui s'est installée leur couturière, consacre tous ses efforts à créer de jolies et gracieuses toilettes de jeunes filles, et il faut convenir qu'elle a absolument réussi. Personne ne sait tirer un plus merveilleux parti de quelques mètres de tulle ou de tarlatane, et ses élégantes robes princesses en faille rose, bleue, blanche, délicatement et sobrement ornées, ont cet air de simplicité et de jeunesse qui doit être le cachet distinctif de la mise d'une jeune fille. M<sup>me</sup> Day-Fallette réussit également bien pour ses jeunes clientes les costumes de rue. Ses prix sont en rapport avec leur budget, toujours un peu restreint. Elle peut, par exemple, faire un très-joli costume en fin lainage pour 150 à 175 francs; plus ornés de faille, ces mêmes costumes coûtent 250 francs, mais sont alors de très-élégantes toilettes de visite. M<sup>me</sup> Day-Fallette répond avec complaisance à toutes les demandes de renseignements qui lui sont adressées. Il faut lui écrire directement: 15, boulevard de la Madeleine.

Au moment des réceptions, dîners, bals et soirées, je crois rendre service à nos abonnées en leur indiquant une maison où elles trouveront, comme service de table, services à thé, à café, tout ce que l'industrie française a su créer de plus gracieux, de plus artistique même, tout aussi bien dans les prix les plus modérés que dans les prix les plus élevés. La maison Bourdon et Robert, rue de Paradis-Poissonnière, 39, n'a, en effet, dans ses magasins de porcelaine, unie ou décorée, que des objets irréprochables de forme et de goût. Le moindre service, le plus simple déjeuner sont faits pour plaire à toute maîtresse de maison, jalouse de se signaler par l'élegance de sa table. J'ai déjà parlé, du reste, de la maison Bourdon et Robert à mes lectrices à propos de charman's portraits inaltérables sur porcelaine que cette maison fait exécuter par des artistes de talent, d'après une simple photographie, au prix de 50 francs.

M<sup>me</sup> de Milly me prie de faire savoir à mes lectrices qu'elles se chargent de la transformation des cache-miroirs en robes de chambre, en robes de bal, en vêtements de voiture, très-utiles aussi, l'été, dans les villes d'eau et aux bains de mer, en charmantes portières; en couvertures de pianos, de billards, en divans turcs, etc. Elles me prient également de rappeler à nos abonnées qu'elles font la commission pour la France et l'étranger; qu'elles se chargent des achats de trousseaux, de corbilles, de layettes, d'ameublement, et aussi de toutes les commissions de moins grande importance. M<sup>me</sup> de Milly sont chez elles, 22, rue Chaptal, tous les jours, de midi à cinq heures.

MARIE DE SAVERNY.

### DE LA CULTURE DES PLANTES

DANS LES APPARTEMENTS

Les plantes et les fleurs font de nos jours partie intégrante de la vie des femmes de mœurs élégantes. L'élegance, en effet, ne réside pas dans les somptuosités qu'on peut acquérir avec la fortune, l'élegance vraie est à la portée de tous ceux qui ont un véritable instinct artistique et ce je ne sais quel don qui, perfectionné par l'éducation, constitue le goût. Si on veut bien accepter ce principe, il est facile de concevoir tout le parti qu'on peut tirer des plantes et des fleurs au point de vue de l'élegance en matière d'ameublement et d'organisation intérieure.

Un appartement sans fleurs semble froid, morne, inhabité; le soleil a beau pénétrer joyeusement à travers les rideaux, si ces rayons ne viennent caresser les vertes feuilles d'un aralia touffu ou les pétales d'un gracieux azalée, sa présence semble sans raison d'être. Si, au contraire, le temps est gris, froid, pluvieux, comme le regard se repose doucement sur ces plantes qui, au milieu de l'hiver, nous rappellent les parterres émaillés que le printemps couvre de fleurs aux mille nuances!

Point de dîners, point de bals sans fleurs; il en faut toujours et partout; elles semblent répandre autour d'elles le bonheur, la joie, la vie. Pour certaines organisations délicates et raffinées, les fleurs ont même un attrait pénétrant, un charme inexprimable. On les voit s'attacher à une plante qui a grandi sous leurs yeux et suivre anxieusement

le développement lent ou rapide des jeunes pousses, des feuilles d'un vert si tendre, si délicat, qu'il semble que le moindre contact doive les faire se sécher et se flétrir.

Je comprends cet amour et cette sollicitude pour les plantes que ressentent du reste presque toutes les femmes, car je les partage: aussi mes lectrices me sauront-elles gré de venir leur faire part de quelques observations pratiques faites par moi sur la culture des plantes d'appartement. Je ne suis pas bien savante en cette matière, mais j'ai toujours soigné mes plantes avec une tendre sollicitude; j'en ai vu périr sous mes yeux, j'en ai sauvées aussi d'un danger imminent, et je viens tout simplement dire ici comment je m'y prends pour maintenir en aussi bonne santé que me le permettent les conditions de lieu, d'exposition, d'espace, d'air et de soleil, les fleurs que je possède.

Il faut tout d'abord observer combien est grande l'influence d'une bonne ou d'une mauvaise exposition. Pendant les mois d'hiver, les fenêtres au nord ne permettent guère la culture de toutes les plantes. Deux choses sont, en effet, indispensables à leur santé: l'air et la lumière. Dans un appartement au nord, on ne peut laisser les fenêtres ouvertes au moment des gelées, même pendant quelques minutes, sous peine de refroidir assez la température pour que les plantes en souffrent; d'autre part, le jour manque dans les appartements, où le soleil ne pénètre jamais. Il faut donc, si on est au nord, choisir des plantes vertes solides, telles que le dracaena, dont il existe un grand nombre de variétés et qui résistent très-bien aux changements de température. Les pervenches, les violettes, le muguet, l'hépalique s'accroissent aussi de toutes les expositions. N'importe, on peut espérer conserver d'autres plantes vertes au nord, telles que les palmiers, les ficus, les bégonias, les bruyères, en ayant soin de prendre certaines précautions. D'abord, et avant tout, leur donner le plus de lumière possible, c'est-à-dire ne pas les enfermer dans les coins obscurs, mais les rapprocher le plus possible des fenêtres; ensuite ne jamais les arroser avec de l'eau trop froide, c'est-à-dire employer à cet usage de l'eau à peu près à la même température que l'appartement où se trouvent les plantes. On s'étonne parfois de voir sécher et mourir des plantes soignées avec amour; ce dépitement n'a souvent pas d'autre cause. Enfin les rapprocher chaque soir du foyer d'où sort encore un peu de chaleur, afin que l'abaissement de la température qui se produit la nuit ne les fasse pas trop souffrir.

L'exposition du midi est certainement la meilleure en hiver, car elle permet de donner aux plantes et aux fleurs ce qui leur communique force, éclat, fraîcheur de l'air, du soleil. Ne pas manquer, en ce cas, d'ouvrir les fenêtres pendant un temps plus ou moins long. Toutes les plantes vertes, toutes les fleurs viennent merveilleusement dans un appartement au midi, et il n'est guère d'autres précautions à prendre que de garantir ses fenêtres de stores pour empêcher le soleil de l'été de les dessécher rapidement.

On peut en dire autant de l'exposition à l'ouest qui, comme l'exposition au midi, permet non-seulement la culture de toutes les plantes à l'intérieur, mais encore sur les fenêtres, les balcon, les terrasses. L'exposition à l'est est beaucoup moins favorable, et il faut prendre, si on ne peut mettre ses fleurs dans une pièce mieux située, une partie des précautions indiquées pour l'exposition au nord.

(A suivre.)

MARIE DE SAVERNY.

### MARIE-ANTOINETTE DANS SA PRISON

(Suite et fin)

Tous les cours n'étaient pas fermés à la pitié. Une femme de la Halle vint un jour apporter à mon mari un melon pour sa bonne reine. Une autre offrit des pêches. Tout fut remis à sa destination; mais il fallait user d'adresse pour ne pas s'exposer aux reproches. Pareils faits s'étaient déjà passés du temps de Richard, suivant le témoignage de M. Hue.

Je ne suis jamais entrée dans la chambre de la reine pendant tout le temps que mon mari l'a eue en sa garde. Pour paraître plus exact, il m'en avait donné l'exclusion, et s'en était à lui seul réservé le droit, encore était-il toujours accompagné de deux gardemes qui veillaient sur tous ses mouvements. On avait soin de choisir les plus méchants pour cette escorte. Souvent des administrateurs de la police, l'accusateur public, ou même des membres du Comité de sûreté générale, venaient eux-mêmes faire l'inspection; c'était le moment des plus odieuses recherches. Ils aperçurent un jour une vieille tapisserie que mon mari avait fait attacher le long du lit de la reine, afin de corriger l'humidité du mur; ils en témoignèrent leur mécontentement. « Ne voyez-vous pas, leur dit mon mari, que c'est afin de rompre le bruit et d'empêcher qu'on n'entende rien dans la chambre voisine? » Ils furent émerveillés de sa pénétration.

« C'est juste, lui

ces misérables, il  
L'insolence de  
de Sa Majesté, l  
une robe blanche  
beaux. Ma fille a  
une bordure neu  
distribué à plus  
avec instance. M  
moder le linge, l  
salent compléme  
du ménage lui f  
faire ce service  
deste coiffure a  
devoit au momen  
tes ces particula  
mes yeux. La re  
dont l'une était  
On les lui donna  
service se faisa  
On n'aurait pas  
de cette fourm  
raillé, avec une  
avait tracé aussi  
départ, on mit  
tout fut effacé.

J'ai insisté sur  
démontrer comb  
prendre de quel  
chose au delà d  
des prisons. Qu  
mais modestes e  
secret quelque o  
apparent, je cr  
qu'il soit antéri  
parce que, indé  
puyé sur des té  
à lui faire parve  
ou simplement  
possible d'imagin  
nation; il eût é  
Le concierge loi  
danger, en dét  
rière. Un seul f  
pouvoir.

La reine avai  
Mon mari se cha  
ses-tu demand  
tu mériterais d  
constrains. Nou  
un matelas de l  
l'échange cont  
trahir la vérité,  
plutôt de ce que  
résignation la  
roïque; mais, il  
que la reine de l  
leur, et mon reg  
pour en détrem  
sauver ses jours  
moments fuser  
personne à l'abri

Cependant mo  
tude à devenir  
différents préte  
avait confié le  
les matins le m  
pectueuse eût p  
l'effait. Elle eut  
ris-ait ce mom  
mots obligants  
grâce qu'elle. U  
nom: « Je veu  
et que cela vau  
fois, en la rem  
assez heureuse  
tes pour moi. »  
des nouvelles d  
mari pouvait le  
informations pa  
dances avec les  
aussi de temps  
de douceur, de  
nétrait jusqu'au  
pouvoins pleure  
il n'eût pas été  
rouches satellite  
dant toute la jo  
Au milieu de  
agitée de la cra  
raissaient prend  
son visage, ses  
coup d'œil, un  
soupon d'intell  
raité perdu.

trese de son m  
dans la main de



« C'est juste, lui dirent-ils; tu as bien fait. » Pour tromper ces misérables, il fallait parler comme eux.

L'insolence de la chambre était telle, que la robe noire de Sa Majesté, la seule qu'elle mit alternativement avec une robe blanche apportée du Temple, tombait en lambeaux. Ma fille aînée, que j'ai perdue il y a cinq ans, y mit une bordure neuve. Je recueillis les vieux morceaux et les distribuai à plusieurs personnes qui me les demandèrent avec instance. Ma fille était sans cesse occupée à raccommoder le linge, les vêtements, les bas, les souliers, qui s'usèrent complètement. Le soin de la chambre et de l'intérieur du ménage lui était confié; elle seule pouvait y entrer pour faire ce service; elle était encore chargée d'arranger la modeste coiffure de chaque jour, et ne fut pas exempte de ce devoir au moment même du sacrifice. Je me rappelle toutes ces particularités comme si les objets étaient encore sous mes yeux. La reine n'avait que trois chemises assez fines, dont l'une était garnie d'une dentelle de Malines fort belle. On les lui donnait alternativement tous les dix jours. Ce service se faisait par le greffe du tribunal révolutionnaire. On n'aurait pas osé dépasser d'un mouchoir le compte strict de cette fourniture. La reine s'occupait à écrire sur la muraille, avec une pointe d'épingle, l'état de son linge. Elle y avait tracé aussi d'autres caractères. Mais, aussitôt après son départ, on mit partout une couche épaisse de couleur, et tout fut effacé.

J'ai insisté sur ces détails, qui paraissent minutieux, pour démontrer combien il eût été inutile ou insensé d'entreprendre de fournir ostensiblement à la reine la moindre chose au-delà de ce qui était prescrit par le régime odieux des prisons. Que des personnes couragieuses et charitables, mais modestes et ignorées, aient pu réussir à lui porter en secret quelque objet de première nécessité, et surtout peu apparent, je le crois un tel fait comme si je l'avais vu, quoiqu'il soit antérieur à notre établissement à la Conciergerie, parce que, indépendamment de sa vraisemblance, il est appuyé sur des témoignages irrécusables. Mais qu'on ait réussi à lui faire parvenir une grande quantité de choses de luxe ou simplement de commodité usuelle, c'est ce qu'il est impossible d'imaginer. L'envoyé ne serait point arrivé à sa destination; il eût été engouffré dans le greffe révolutionnaire. Le concierge lui-même n'aurait pas pu, sans le plus grand danger, en détourner la moindre partie pour sa prisonnière. Un seul fait prouvera combien cela était hors de son pouvoir.

La reine avait désiré une couverture de coton anglais. Son mari se chargea d'en parler à Fouquier-Talaville. « Qu'osent-tu demander? s'écria ce monstre en écumant de colère; tu mériterais d'être envoyé à la guillotine. » Nous fîmes contester. Nous y suppléâmes de notre mieux. Je fis faire un matelas de la meilleure laine que je pus trouver, et on l'échangea contre celui de la prison. Je ne sais point, pour trahir la vérité, m'enorgueillir de ce que je n'ai pas fait, ou plutôt de ce que je n'ai pas pu faire. J'ai vu le modèle de la réinvasion la plus religieuse et de la constance la plus héroïque; mais, il ne faut pas le dissimuler, le ciel a voulu que la reine de France bût jusqu'à la lie le calice de la douleur, et mon regret éternel sera d'avoir fait si peu de chose pour en détourner l'amertume. Hélas! nous ne pouvions pas sauver ses jours, nous voulions du moins que ses derniers moments fussent exempts de toute ombre, et la majesté de sa personne à l'abri de toute insulte.

Cependant mon mari cherchait avec la plus vive sollicitude à deviner les desirs de la reine. Il multipliait, sous différents prétextes, les occasions de l'approcher. Elle lui avait confié le soin de ses cheveux; il s'en acquittait tous les matins le moins mal possible. Si l'attention la plus respectueuse eût pu tenir lieu d'adresse, la reine aurait été satisfaite. Elle eût du moins la bonté de le paraître; elle saisissait ce moment pour lui adresser quelques-uns de ces mots obligés auxquels personne ne savait donner plus de grâce qu'elle. Un jour, elle lui disait, en faisant allusion à son nom : « Je veux vous appeler bon, par ce que vous l'êtes, et que cela vaut mieux que d'être bon (Bault). » Une autre fois, en le remerciant, elle ajoutait : « Je ne serai jamais assez heureuse pour vous récompenser de ce que vous faites pour moi. » Elle ne manquait jamais de lui demander des nouvelles de ses enfants et de Madame Elisabeth. Mon mari pouvait lui répondre quelquefois, lorsqu'il avait des informations par M. Hue, qui avait conservé des correspondances avec le Temple, et ne craignait pas de pénétrer aussi de temps en temps à la Conciergerie. Tant de bonté, de douceur, de sensibilité, uni à tant de courage, nous pénétrait jusqu'aux larmes. Nous étions heureux lorsque nous pouvions pleurer dans la solitude de notre intérieur, car il n'eût pas été prudent de paraître attendri devant les farouches satellites de la Commune qui nous observaient pendant toute la journée.

Au milieu des dangers qui l'environnaient, la reine était agitée de la crainte de compromettre les personnes qui paraissent prendre intérêt à son sort. Il lui fallait composer son visage, ses paroles et jusqu'à la moindre démarche. Un coup d'œil, un mot, un geste, auraient suffi pour éveiller le soupçon d'intelligence avec son fidèle gardien, et tout aurait été perdu. Un jour, néanmoins, elle se crut assez mal treise de son mouvement pour glisser, sans être aperçue, dans la main de mon mari quelque chose qu'elle avait pré-

paré en secret. Soit que l'action n'eût pas été assez prompte ou assez cachée, les deux gendarmes s'en aperçurent et s'élançèrent sur mon mari, en criant avec fureur : « Qu'est-ce qu'on vient de te remettre? » Il fut forcé d'ouvrir sa main et de montrer ce qu'il venait de recevoir : c'était une paire de gants et une boucle de cheveux (1), qui furent saisis à l'instant et portés au greffe de Fouquier. Nous ne doutâmes point que ces objets ne fussent destinés par la reine à ses enfants, et nous parâmes toute la douleur de cette privation.

La reine ne se découragea point : le cœur d'une mère est ingénieux et le malheur double sa force. Elle imagina de tirer quelques fils de la tapisserie attachée à son lit, et d'en tresser une espèce de jarretière, à l'aide de deux cure-dents, seuls instruments de travail qui lui eussent laissés ses misérables persécuteurs, qui lui avaient refusé ses aiguilles à tricoter. Lorsque l'ouvrage fut achevé, elle le laissa tomber un jour à ses pieds, au moment où mon mari entra dans sa chambre. Il devina sur-le-champ la pensée de la reine, s'avança rapidement vers elle, tira son mouchoir, qui parut lui échapper, en couvrit la jarretière et ramassa le tout ensemble. Nous conservâmes religieusement ce tissu précieux; je le donnai à M. Hue, qui devait accompagner Son Altesse Royale Madame à Vienne. Il le lui remit en la joignant à Honingue, ainsi qu'il a bien voulu l'attester dans son ouvrage intitulé *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, page 352.

Pour obtenir que les gendarmes ne restassent plus dans la chambre de la reine, où ils passaient la journée à boire, à jouer, à fumer, séparés d'elle seulement au moyen d'un paravent qui coupait le local en deux parties, mon mari, sous prétexte de sa responsabilité, avait pris la clef dans sa poche, et les deux soldats restaient à la porte extérieure. Les juréments, les imprécations, les blasphèmes, ne blesaient plus les oreilles de l'auguste prisonnière et n'interrompaient plus ses religieuses pensées. Elle ne pouvait pas travailler faute de lumière et de moyens d'occupation, ainsi que je l'ai déjà dit. Elle lisait sa lecture favorite était les *Foyages du capitaine Cook*, que mon mari lui avait procurés. La plus grande partie de son temps était consacrée à la prière; souvent on la vit dans ce pieux exercice qui remplissait presque tous les moments de sa vie, surtout depuis le mémorable événement arrivé du temps de Richard.

Malgré la présence de deux sentinelles postées sous la fenêtre de la cour, les prisonniers, qui avaient la faculté de s'y promener, trouvaient le moyen, en parlant très-haut, d'instruire la reine de ce qui pouvait l'intéresser. Ce fut par ce moyen qu'elle sut à l'avance le jour où elle devait monter au tribunal.

Je ne dirai qu'un mot de cette horrible catastrophe. Elle fut pour mon mari une agonie mille fois plus douloureuse que celle qui, peu d'années après, devança le dernier moment de sa vie. Il savait à chaque instant tous les détails de cette procédure monstrueuse, qui était accompagnée de mille outrages, et qui fit de la condamnation elle-même une espèce de bienfait. La reine sortit du tribunal bien avant dans la nuit. Son courage n'était point abattu; sa contenance était toujours noble, mais modeste et résignée. Mon mari se trouvait à son arrivée; elle lui demanda tout ce qu'il fallait pour écrire, et fut sur-le-champ obéie. Il me dit le jour même : « Ta pauvre reine a écrit; elle m'a donné sa lettre, mais je n'ai pu la remettre à son adresse; il a fallu la porter à Fouquier. » Nous ignorions, avec toute la France, ce qu'était devenu ce monument de tendresse maternelle, de pitié et de courage. Le ciel nous l'a rendu par un de ces moyens admirables qui n'appartiennent qu'à sa toute-puissance, et qui attestent son ineffable bonté.

Telles sont les principales circonstances de cette douloureuse époque qui se retracent à mon esprit. L'impression qu'elle m'ont laissée au fond de l'âme m'a empêchée jusqu'ici d'en fixer le souvenir par écrit. On m'a invitée à le faire pour suppléer à l'insuffisance, et corriger l'inexactitude de quelques autres récits qu'on s'est efforcés de publier sur des traditions incertaines. J'ai obéi uniquement dans les intérêts de la vérité. A mon âge et dans ma position on n'est point guidé par d'autres vues. Ce n'est point une relation de circonstances étrangères, c'est un témoignage rendu sur des événements qui me sont personnels; c'est un acte où je me hâte de déposer des faits dont je suis l'un des derniers témoins, pour l'acquiescer de ma conscience, pour l'honneur de la mémoire de mon époux, pour celui de mes enfants, et surtout pour consacrer un juste hommage à la plus haute vertu qui ait depuis longtemps honoré les grandeurs du trône et mérité les récompenses du ciel.

VIN

(1) Dès le 22 mars 1811, la *Gazette de France* avait rendu compte de ce fait que j'avais révélé depuis longtemps au rédacteur de l'article. En 1816, la paire de gants et la boucle de cheveux ont été retrouvés chez Conrès avec la lettre de la reine. A cet égard la Providence a permis que la vérité de mes assertions fût justifiée par les événements. Ces deux objets avaient passé des mains de Fouquier dans celles de Robespierre, et Conrès les avait trouvés chez celui-ci, ainsi que la lettre, lors de la visite de ses papiers. Conrès n'avait point parlé de cette découverte dans son rapport; il en révoqua la révélation, ainsi qu'il l'a avoué lui-même, pour une occasion plus favorable.

L'ÉPREUVE DES FIANÇAILLES

PROVERBE EN DEUX ACTES

(Suite)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE GÉNÉRAL (seul)

(Regardant la pendule.) Quatre heures et demie... M. de Nancy ne peut tarder à venir : c'est l'heure ordinaire de ses visites... Il est arrivé hier soir de Normandie, où il a passé un mois chez sa mère... C'est même cette absence qui m'a donné l'idée de lui tendre un piège terrible... Comment s'en tirera-t-il?... Pauvre garçon! Il ne soupçonne rien... Nous allons le voir paraître dans un instant, confiant et frisé... ganté avec correction et chaussé... Il faudra même que je lui demande l'adresse de son bottier... ce n'est pas que je tiens à ces sottises... mais enfin il faudra que je le lui demande... (Le général s'approche de la glace, rajuste sa redingote, boutonnière jusqu'au menton, donne de l'impair à sa cravate et jette un coup d'œil indolent sur ses bottes, qui, évidemment, ne répondent pas à son idéal. Il se promène silencieusement une minute, absorbé par d'autres pensées, puis il s'arrête d'un air satisfait.) — Ah! lui! jeune homme, vous ne complex guère sur la p'tite épreuve que je vous ménage... (Haut) Oui, c'est assez bien machiné... Voilà qu'on somme... (Haut) Prenez l'air désoilé... (Haut) Ça convient. (Il se regarde dans la glace et se compose une figure de deuil.) C'est cela... (Haut) Puis une idée subite semble le faire héter.) En vérité, l'espèce de comédie que je vais jouer n'est guère de mon âge ni de mon caractère... Prenez un air consterné quand, en définitive, on est fort gai... car je suis fort gai... (Un silence.) Mais, bah! il vaut mieux jouer la douleur, comme un comédien, une fois par hasard, que de s'exposer à l'éprouver toute sa vie en réalité... Le bonheur de Clotilde est mon excuse.

SCÈNE II

(Un domestique annonce à M. le vicomte de Nancy.)

LE GÉNÉRAL (riant)

Bonjour, monsieur... Veuillez vous asseoir (Haut) Ah! il n'a pas son bouquet... Joseph l'aura prêté... ces dames n'étaient pas dans le salon... Décidément, il a des intelligences dans la place.

LE VICOMTE (s'essuyant)

Ces dames vont bien?

LE GÉNÉRAL

Hélas!...

LE VICOMTE (troublé)

Mlle Clotilde est malade?

LE GÉNÉRAL

Pas précisément... c'est-à-dire qu'elle va mieux... ou plutôt, non, elle est dans un état désespéré... cependant sa vie n'est plus menacée...

LE VICOMTE

Vous m'épouvanterez, général!... Pardonnez-moi l'importance de mes questions, mais l'intérêt respectueux que m'inspire la santé de ces dames me fait vous supplier d'éclaircir cette énigme... si pénible pour moi.

LE GÉNÉRAL (à part)

Ah! ah! la santé de ces dames... celle de la baronne surtout, n'est-ce pas?... (Haut) — Monsieur, je vous remercie sincèrement de la part que vous semblez prendre à mon chagrin... Et pour reconnaître cette marque de sympathie, à laquelle je suis sensible, je ne puis que vous parler avec toute ma franchise de soldat...

LE VICOMTE

Ah! je vous en prie, monsieur.

LE GÉNÉRAL

Vous aimez Clotilde?...

LE VICOMTE

Oui, général, je l'aime, j'aime mademoiselle votre fille... Je n'ai pu voir sa grâce...

LE GÉNÉRAL (l'interrompant avec bonté)

Sa beauté, sa jeunesse, etc., etc... Vous comprenez, mon jeune ami, que moi aussi j'ai eu vingt-cinq ans — (entre nous, je les ai même eus longtemps), et que le beau langage du sentiment n'a pas de secrets pour moi... Ainsi donc passons l'exorde si vous le voulez bien.

LE VICOMTE

Passons l'exorde, général, pourvu que vous me donniez bien vite des détails sur la santé de...

SA PRISON

la pitié. Une femme mariée un melon pour ses ches. Tout fut remis dresse pour ne pas s'étaient déjà passés signage de M. Hue. re de la reine pen- en sa garde. Pour l'exclusion, et s'en était-il toujours ac- allaient sur tous ses les plus méchants administrateurs de la po- raissent prendre intérêt à son sort. Il lui fallait composer son visage, ses paroles et jusqu'à la moindre démarche. Un coup d'œil, un mot, un geste, auraient suffi pour éveiller le soupçon d'intelligence avec son fidèle gardien, et tout aurait été perdu. Un jour, néanmoins, elle se crut assez mal treise de son mouvement pour glisser, sans être aperçue, dans la main de mon mari quelque chose qu'elle avait pré-

LE GÉNÉRAL  
Procédons par ordre, si vous plaît.

LE VICOMTE (résigné)  
Procédons, général...

LE GÉNÉRAL  
Vous aimez donc Clotilde; ce premier point est établi. Madame votre mère nous a déjà demandé sa main, voilà un second point. Mais il en reste encore plusieurs autres à éclaircir qui ont aussi leur importance...

LE VICOMTE  
Je suis tout prêt à répondre... mais, avant, ne pourriez-vous me rassurer sur l'état de... ?

LE GÉNÉRAL (l'interrompant)  
Nous allons y arriver... Mais permettez-moi de vous demander d'abord si vous avez fait choix d'une carrière?...

LE VICOMTE  
Général...

LE GÉNÉRAL  
Je sais bien qu'il n'y a pas de temps perdu... Vous êtes jeune, sacrébleu! et, quoique vous ayez dépassé la limite d'âge pour les examens de Saint-Cyr...

LE VICOMTE  
En effet, général, j'ai dépassé la limite... mais ce n'est pas cette considération qui m'a fait renoncer à l'armée...

LE GÉNÉRAL  
Ah!

LE VICOMTE  
Non, j'ai été reçu à cette école il y a six ans... C'était le vœu de mon père...

LE GÉNÉRAL  
Bien, cela...

LE VICOMTE  
Mais il est mort pendant les vacances qui ont précédé la rentrée, et j'ai dû renoncer, devant le chagrin de ma mère, à suivre une carrière qui m'éloignait d'elle peut-être pour toujours.

LE GÉNÉRAL  
Je comprends cela... Elle a l'air de bien vous aimer, madame votre mère... La lettre qu'elle écrit à la baronne est pleine de cœur...

LE VICOMTE  
Oh! oui, nous nous aimons beaucoup tous deux; ainsi, je l'ai quittée hier seulement et déjà j'ai reçu, ce matin, une lettre d'elle... Elle me demandait tout particulièrement de lui dire comment allait M<sup>lle</sup> Clotilde. Que devrait-elle lui répondre?...

LE GÉNÉRAL  
(A part.) Il est assez ingénieux!... (Haut.) Vous lui transmettez cette conversation, si vous voulez... Nous en étions à votre carrière ou plutôt à l'absence de votre carrière, car vous n'avez pas de carrière... et vous n'en aurez même vraisemblablement jamais... Il y a bien la diplomatie, mais cela vous éloignerait encore de votre mère, et...

LE VICOMTE  
Il reste l'agriculture.

TH. DE CAËR.

(La suite au prochain numéro.)

Les Mois forment un splendide album grand in-folio, richement relié, doré sur tranches, contenant treize magnifiques planches imprimées en plusieurs teintes, par les procédés photographiques inaltérables de M. Léon Vidal, brevetés s. g. d. g.

Le prix de ce magnifique ouvrage est de 30 francs. Mais, par une faveur spéciale, les abonnés de la *Revue de la Mode*, qui justifieront de leur titre d'abonnés, ne le payeront que 20 francs. (Le prix du port et de l'emballage pour la France continentale est de 3 francs en sus. — Pour la Corse, l'Algérie et l'étranger le port sera payé par le destinataire à partir de la frontière.)

Adressez les demandes à la direction de la *Revue de la Mode*, 13 et 15, quai Voltaire, Paris.

POUDRE ÉPILATOIRE

Chaux éteinte . . . . . 125 grammes.  
Orpiment pulvérisé . . . . . 20

Mélangez et réduisez le tout en poudre impalpable que vous passerez au tamis; conservez-la dans des flacons bien bouchés et à l'abri de l'humidité.

Manière de s'en servir. — Pâtissez la poudre épilatoire avec quelques gouttes d'eau, jusqu'à consistance d'une crème. Appliquez cette crème sur la peau à épiler pendant 5, 8 ou 10 minutes, selon le volume du duvet à détruire. Rasez ensuite avec un couteau à papier et lavez à grande eau.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

MENU D'UN DINER DE FAMILLE  
Pour 6 personnes

POUR LES SEPT JOURS DE LA SEMAINE

- Lundi :**  
Potage Crécy.  
Soies au vin blanc.  
Sole de mouton rôti.  
Salsé.  
Chicoree au jus.
- Mardi :**  
Potage au poirion.  
Friture de cervelles.  
Faux-Blet rôti.  
Salsé.  
Macarons.
- Mercredi :**  
Potage gras au vermicelle.  
Barbue sauce aux câpres.  
Côtelettes de veau en papillotes.  
Céleri au blanc.
- Jeudi :**  
Potage purée de pois.  
Merlans au gratin.  
Poulet rôti.  
Salade russe aux légumes.  
Œufs à la neige.
- Vendredi :**  
Bouillabaisse ou bien potage à l'œuf le.  
Timbale de nouilles.  
Éclairés au sucre.
- Samedi :**  
Pot-au-feu.  
Bœuf bouilli servi avec jardinière de légumes.  
Lapin de garenne sauté.  
Friture de sautifs.
- Dimanche :**  
Potage aux pâtes d'Italie avec fromage râpé.  
Bouchées financière.  
Filet de bœuf rôti avec pommes duchesse autour.  
Salsé.  
Choux-fleurs au gratin.  
Bignons de poissames.

La bouillabaisse est un plat marseillais très prisé des gourmets. Ce mets, qui est à la fois un plat et un potage, se fait avec plusieurs sortes de poissons, tels que rougets, grondins, merlans, bars, petits homards; mais il faut surtout que le poisson choisi soit d'une fraîcheur irréprochable; c'est là une condition absolue. Le poisson vidé, écaillé et coupé par tronçons, puis mis dans une casserole et entièrement recouvert d'eau, on ajoute deux oignons piqués, deux carottes, une feuille de laurier, un tomate, si l'on est au temps des tomates, une cuillerée d'huile d'olive par personne, une pincée de safran en poudre, sel, poivre. On place le tout sur un feu très-vif, et on laisse bouillir à gros bouillons pendant vingt-cinq à trente minutes. Quand le poisson est cuit, on le dresse sur un plat; on passe le bouillon au tamis et on le verse sur des tranches de pain ayant un demi-centimètre d'épaisseur. On peut à volonté manger le poisson avec le pain et le bouillon, ou après, avec une sauce remoulade.

Dans le menu du vendredi, si la bouillabaisse n'est pas du goût de tous les convives, on peut la remplacer par un potage maigre et un plat de poisson quelconque.

UN CORDON BLEU.

Tout Paris danse *Traite aux perles, Cœur d'artichaut, Rôtis roses, Peau de satin, polkas; Lèvres de feu, pizza, vaïses.*

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nous recommandons à nos lectrices l'huile de Macassar, un produit dont le succès ne s'est jamais démenti. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure. L'huile de Macassar arrête la chute des cheveux, et offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux. Demander le Rowland's Macassar Oil : à Londres, Hatton Garden, 28; à Paris, chez H. Wallersfield Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre, et chez les parfumeurs de France.

Se défier des produits vendus sous le nom de *owlans*. Les flacons d'huile de Macassar sont recouverts de la signature : A. Rowland and sons, en encre rouge.

Nous croyons devoir signaler tout particulièrement la maison de deuil *A l'Église Saint-Roch* (en face Saint-Roch), bien connue pour son bon goût et l'élégance de ses modèles; il est donc de l'intérêt de toute personne en deuil de visiter cette maison avant d'acheter; on trouvera exposés dans ses étalages tous les plus jolis modèles de la saison, en robes, confections, modes et lingerie noires.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER. — Nous recommandons à nos lectrices cet excellent produit, le seul qui offre une entière sécurité. Chez M<sup>me</sup> Dusser, 1, rue J.-J.-Rousseau.

Voulant répondre par une gracieuse concession aux nombreuses demandes de nos abonnés, M<sup>me</sup> de Pamen veut bien nous autoriser à annoncer qu'on peut choisir, pendant les mois de janvier et de février, entre les deux objets suivants :

Ou le charmant corset *sultane* en satin de soie, à ceinture Jeanne d'Arc, élastique soie (dont nous avons parlé déjà dans nos précédents numéros), pour le prix de 70 fr ;

Ou bien le corset *sultane* en coutil blanc, garni de dentelle, avec ceinture Jeanne d'Arc, et un jupon de nansouck ayant 1<sup>m</sup>30 de longueur, avec trois volants, dont le premier est garni de dentelle de fil Mirecourt et monté sur une large ceinture plate. — Ces deux derniers objets pour le prix exceptionnel de 45 francs, rendus franco par toute la France; le port à la charge du destinataire pour les colonies et l'étranger.

Nous devons faire remarquer à nos lectrices que le corset *sultane* à ceinture Jeanne d'Arc est vendu toute l'année 35 francs.

E. adressant à M<sup>me</sup> de Pamen (rue Vivienne, 33) la demande accompagnée d'un mandat de poste et de la bande du journal, il importe de bien indiquer les mesures suivantes, prises sur la personne habillée : tour de taille, tour de poitrine en passant sous les bras et tour des hanches. Cette dernière mesure servira pour le jupon, en y joignant la longueur du devant.

Voulez-vous élever le printemps et faire de votre appartement une oasis, un coin béni où se réfugie la végétation la plus luxuriante, en bravant les frimas et les autans? avez recours au *floral*, capable de rendre fertile le sable le plus aride. Grâce à ce composé chimique, vous verrez s'épanouir au pâ e soleil de février les plantes les plus trépidantes des tropiques. Il suffit de plonger les racines dégagées de terreau, et lavées dans le sable floralité de vos jardinières.

Voici votre appartement transformé en jardin enchanté. Un peu de poussière de *floral* et le miracle s'est accompli. Encore quelque temps, et la grande culture s'emparera du *floral*, qui ne coûte qu'un centime par plante et par an. On le vend, en coffret, 2 fr. 50 à l'Agence centrale des agriculteurs de France, 38, rue No re-Dame-des-Victoires.

Comme eau de toilette, le *Loit antipélique* de Candès est d'un usage très-agréable et remplace avantageusement tout autre produit de ce genre. L'emploi du *Loit antipélique* est très-efficace contre les taches de rousseur, le hâ e, les boutons et toute irritation de l'épiderme. On le trouve chez M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis, et chez les principaux parfumeurs et coiffeurs.

La maison P. Herbinet, 4 la ville de Rome, 188, rue Montmartre, offre à sa nombreuse clientèle un choix considérable d'élégants chapeaux, ainsi que toutes les fourrures pour mode, rubans, s lories, et formes, non montées. On y trouve également un assortiment complet de passementeries en tous genres, ga'ons, franges, etc., de toutes nuances, faites sur commande, assorties aux étoffes. Tous les articles de la *Ville de Rome* sont de premier choix et de prix très-modérés.

La *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet, met en vente actuellement un choix de mouchoirs qui ne peut manquer de satisfaire sa nombreuse clientèle. Aussi engageons-nous vivement nos lectrices à faire une visite à la *Compagnie Irlandaise*, afin de se rendre compte par elles-mêmes de la supériorité des marchandises. Les mouchoirs de la maison Duret sont en batiste d'Irlande, tissée à la main, ce qui rehausse de beaucoup la valeur du tissu.

Aux personnes qui nous ont fait la demande de leur indiquer un dentifrice hygiénique, nous répondons que le *poudre antioctide* et l'*Élixir* du docteur John Evans sont deux produits qui répondent en tous points à la grande réputation dont ils jouissent. Pour la vente de la *poudre antioctide* et l'*Élixir*, s'adresser, 11, rue d'Enghien.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS  
Maréchal avant trente ans, comme fut Anne de Montmorency sous François I<sup>er</sup>.

Paris. — A. Boudillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.